

de mon oncle à ses domestiques :

—Qu'on enlève ce tableau ? dit-elle d'un ton impérieux.

L'œil de mon oncle s'anima aussitôt, et un gémissement sourd partit du portrait. Les domestiques reculèrent, et la femme de chambre, poussant un cri de terreur, se laissa tomber dans les bras du garçon.

—Allons ! qu'on obéisse ! s'écria ma tante en frappant du pied avec impatience.

Le tableau fut enlevé, et de l'intérieur d'un placard adroitement dissimulé derrière la toile, le cocher tira, non sans peine, un grand gaillard à larges épaules et à mine sinistre, armé jusqu'aux dents, mais tremblant alors de tous ses membres et à demi suffoqué, qui se jeta aux pieds de ma tante en demandant grâce.

C'était tout simplement un coquin du voisinage qui avait été domestique chez ma tante et que l'on avait pris pour aider aux préparatifs que nécessitait l'arrivée de ma tante. Il avoua qu'ayant résolu de dévaliser cette dernière lorsque toute la maison serait endormie, il s'était lui-même imaginé le réduit où on l'avait découvert, et que pour être à même de saisir l'instant favorable, il avait percé l'un des yeux du portrait et appuyé le sien sur l'ouverture mais que, ne s'étant pas suffisamment réservé d'espace, il n'avait pu retenir les mouvements et le soupir qui avaient trahi sa présence.

Ma tante aimait la justice prompte et expéditive. Sur ses ordres, les domestiques s'emparèrent du voleur, et, après l'avoir bâtonné de façon à le guérir pour toujours de l'envie de renouveler sa tentative, ils le jetèrent à la porte, et l'envoyèrent se faire pendre ailleurs.

Cette aventure produisit cependant une si profonde impression sur ma tante, qu'elle prit un parti désespéré.

Le gentilhomme qui lui avait jadis fait la cour étant venu la voir quelques jours après, et lui ayant demandé sa main, elle la lui accorda sans balancer et l'épousa résolument trois mois après. Car, avait-elle coutume de dire ensuite en soupirant, c'est une chose bien triste pour une femme de coucher seule dans une maison isolée.

MERVEILLES DE LA NATURE.

LES FEUX FOLLETS.

Il est peu de personnes qui n'aient vu des feux follets ou qui n'en aient entendu parler, ces flammes bleu mat voltigeant au-dessus des marais, et qui ont donné lieu à tant de poétiques légendes

Les savants ne sont pas d'accord sur la cause de ce météore. Il est généralement attribué à des vapeurs phos-

phoriques qui s'élèvent et s'enflamment au seul contact de l'air, par les chaudes soirées des beaux jours d'été, et surtout de l'automne ; d'autres supposent qu'ils sont l'effet de la lente combustion de quelques gaz inflammables, qui deviennent visibles en s'élevant dans une couche d'air plus dense ; une troisième opinion les attribue au carbure d'hydrogène enflammé par l'électricité de l'atmosphère ; et enfin quelques entomologistes les regardent comme des insectes ailés, lumineux comme le ver luisant.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, voyons d'abord sur quoi est basée l'opinion de ceux des naturalistes qui pensent que le feu follet n'est pas un météore. Un certain botaniste, dont le nom nous échappe, déclare avoir vu un insecte lumineux se poser sur une plante, et, à son approche, avoir repris son vol. A l'appui de cette assertion, un autre naturaliste dit qu'il est à sa connaissance qu'un paysan plein d'intelligence lui avait assuré qu'un soir, revenant tard chez lui et traversant un bois, il avait vu derrière lui un feu follet qui suivait ses pas. et qu'arrivé à un échallier au sortir du bois, la lumière s'éleva pour franchir la barre et de là vola dans un pré voisin.—Nous rapportons le fait sans commentaire, nous ne voyons pas ce qui aurait pu empêcher un insecte de passer entre deux barres.—Une autre fois, il vit deux feux follets voler l'un autour de l'autre pendant un temps assez considérable, à peu près comme deux papillons qui se jouent, et enfin se poser sur une touffe de bruyère.

Nous avons lu quelque part que plusieurs savants naturalistes assurent que les feux follets sont la lumière produite par plusieurs vers lumineux ailés volant en groupes. L'un deux a vu, dit-il, de ces insectes par nuit calme ; il est parvenu à en approcher à deux ou trois mètres. et, de là, il les a observés avec attention ; il les a vus folâtrer autour d'un charbon mort. Mais, à un mouvement qu'il fit, ils s'envolèrent vers une autre plante, puis vers une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que, effrayés de sa poursuite, ils se fussent éloignés tout à fait : c'était dans une vallée marécageuse entourée de rochers ayant l'apparence de renfermer des métaux.

Un autre nous dit avoir eu, avec beaucoup de surprise, des vers lumineux voler à son approche par dessus les haies, et passer dans les champs. Ce phénomène m'étonna d'autant plus, ajouta-t-il, que je savais que l'insecte femelle est lumineux et n'a pas d'ailes, tandis que le mâle, qui en a, n'est pas lumineux, et je ne puis m'expliquer ce que j'ai vu qu'en supposant que le mâle porte sa femelle à travers les airs.

Un autre encore suppose que cette lumière émane de taupegrillon, et prétend qu'en 1780 (ce n'est pas hier), un fermier lui offrit un taupegrillon, et lui dit qu'un de ses journaliers, voyant un feu follet, l'avait poursuivi et jeté à terre avec son chapeau, et qu'il l'avait ramassé, et que c'était l'insecte même qu'il lui apportait.

On raconte encore qu'un voyageur étant sur l'impérial d'une diligence, avait vu, pendant plus de dix minutes, un feu follet très gros sur des terrains bas et marécageux, et qu'il avait toute raison de croire que c'était un insecte, et d'autant plus que le vent était assez fort et aurait dû l'emporter en ligne directe, si c'eût été un météore, mais qu'il en était autrement. C'était comme le vol inconstant d'un papillon tour à tour montant et descendant, paraissant alternativement se poser et s'élever comme planant dans les airs.

Voici un autre rapport de témoins oculaires totalement en désaccord avec ceux qui précèdent. Deux voyageurs traversaient à cheval un pays humide, sur une chaussée assez haute pour être praticable. Il pouvait être dix heures du soir ; il faisait beau temps, mais il n'y avait pas de lune et la nuit était sombre. Tout à coup, ils virent une lumière à environ quinze ou vingt pas sur le côté de la route. Ce n'était pas une clarté vive, c'était plutôt une vapeur lumineuse qui s'élevait d'un marais couvert d'une espèce de mousse. Cette mousse avait été partiellement enlevée, et laissait ça et là des trous qui s'étaient remplis d'eau ; une espèce de végétation s'en était suivie, et les plantes ainsi produites avaient commencé à se convertir en tourbe. On sait que, dans ces endroits, la décomposition des végétaux produit une grande émission de gaz. La lumière qu'ils apercevaient étoit élevée à un mètre environ au-dessus du sol ; elle voltigea d'un trou à l'autre, parallèlement à la route, jusqu'à la distance d'une cinquantaine de mètres, et s'éteignit tout d'un coup comme une chandelle que l'on souffle ; elle ne pouvait donc pas provenir d'un insecte.

(A continuer.)

CHRONIQUE.

Du Constitutionnel des Trois Rivières.

Une chronique, me direz-vous, chers lecteurs, et belles lectrices, c'est quelque chose de nouveau par le temps qui court je l'avoue. Tout à fait nouveau, surtout depuis que le but d'une chronique renferme une critique et de plus une critique adressée au beau sexe, aux jeunes filles aimables et aimées de notre petite ville.

Tout de même, je ne penso pas blesser qui que se soit, car la chose que je veux signaler n'est pas beaucoup comme ici, et